

Dossier : Imaginaire et philosophie dans la Chine ancienne

Mot de présentation

La tradition chinoise occupe encore une place secondaire dans l'histoire de la philosophie. Les raisons d'une pareille marginalisation tiennent à la difficulté d'établir un dialogue interculturel fertile entre le monde occidental et les parcours intellectuels relatifs à d'autres aires culturelles. Le répertoire d'arguments qu'on évoque généralement afin de confiner les spéculations chinoises à la périphérie de la philosophie est long et hétérogène. Tantôt certaines propriétés réelles ou prétendues de la langue et de l'écriture chinoises sont considérées comme un facteur inhibiteur de la rationalité, et de la logique en particulier ; tantôt l'on mentionne les modes de l'expression écrite, le style « imagé » des Classiques ; tantôt l'on souligne les objectifs pratiques (politiques, rituels, spirituels, etc.) qui animaient les maîtres chinois, voire l'absence d'une ligne de démarcation nette entre théorie et pratique¹. Or, au lieu de présenter la pensée chinoise en termes négatifs et ethnocentriques, au lieu de la décrire comme étant une « sagesse » implicitement inaboutie sur le plan intellectuel, il convient de repenser certaines orientations méthodologiques. Il sera alors opportun de poser l'imaginaire dans une ligne de continuité avec le discours philosophique et d'adopter, par voie de conséquence, une épistémologie qui réhabilite le premier.

La conviction selon laquelle la pensée chinoise serait imagée, malgré l'imprécision et l'ambiguïté de sa formulation et en dépit de ses implications critiques discutables, s'explique par le style qui caractérise la spéculation philosophique des Anciens, facteur non négligeable et ayant une signification en soi. L'argumentation se déroule souvent par le biais d'images langagières, de métaphores, d'analogies, d'allégories, d'illustrations ravivées d'exemples concrets, de mi-

¹Sur cette problématique, cf. Anna GHIGLIONE, *La Pensée chinoise ancienne et l'abstraction*, Paris, You-Feng, 1999.

ses en contexte, de récits, de dialogues et d'anecdotes. Cet ensemble de « *figures de la présence* » donne justement l'impression d'un manque d'abstraction qui s'étendrait du plan de l'expression à celui des contenus. Il ne s'agit pas de démontrer à tout prix que la Chine ancienne aurait conçu des systèmes philosophiques « purs » au sens de foncièrement conceptuels et dont les objectifs seraient uniquement d'ordre théorétique. En réalité, afin de rendre compte de la profondeur des Classiques chinois, on ne pourra pas se passer de valoriser l'imaginaire qui est sous-jacent à l'œuvre de conceptualisation. Il convient donc de suivre, entre autres, le courant épistémologique inauguré par ce chef d'école qu'est Gilbert Durand, auteur d'un texte fondateur – *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire* – dont la première édition remonte à l'an 1960. Son apologie de l'imaginaire, en effet, marque un tournant décisif dans les sciences humaines par sa rupture avec toute une tradition intellectuelle qui considèrerait l'image comme véhiculaire d'un message d'irréalité ou comme une dégradation du savoir. L'anthropologue français élabore « une conception symbolique de l'imagination, c'est-à-dire d'une conception qui postule le sémantisme des images, le fait qu'elles ne sont pas des signes, mais contiennent matériellement en quelque sorte leur sens² ». En déconstruisant l'opposition entre rationalité et imaginaire, il envisage ainsi « une corrélation forte entre syntaxe de l'imaginaire et structures intellectuelles³ ». Ce type d'approches critiques s'avère fructueux pour déceler le symbolisme et l'épaisseur sémantique de plusieurs récits chinois. C'est dans cette optique que nous avons suggéré une exégèse attentive aux images langagières et à leur prégnance philosophique.

Les trois contributions suivantes procèdent selon ces pistes méthodologiques, choix qui garantit une cohérence à l'ensemble du dossier. Elles ont pour objets une série de réflexions élaborées pendant l'âge axial de la philosophie chinoise, avant la fondation de l'empire,

²Gilbert DURAND, Bordas, rééd. 1969, p. 60.

³Cette explication des positions de Gilbert Durand se trouve dans : Jean-Jacques WUNENBURGER, *Philosophie des images*, Paris, Presses universitaires de France, 2001, p. 217.

avec la dynastie des Qin (221-207 A.C.), et bien avant que le bouddhisme ne se diffuse dans l'Empire du Milieu (Ier s. A.D.). Le monde chinois constituait alors un univers autonome sur le plan linguistique ainsi qu'intellectuel.

Victor Drouin-Trempe aborde la problématique de l'arbitraire du verbe – dans son instance écrite ou orale – et des limites intrinsèques à la raison langagière. Selon « les maîtres de la Voie (*Dao*)⁴ », en effet, le raisonnement discursif ne permettrait pas de saisir la vérité ultime dans toute sa portée cosmique. Le deuxième chapitre du *Zhuangzi* (IVe-IIIe s. A.C.) articule une réflexion au sujet de l'inconsistance des dichotomies découlant du paradigme matriciel *shi/fei* « être ceci/ne pas être ceci » sur lequel se calquent d'autres oppositions de termes mutuellement exclusifs : oui/non, bien/mal, vrai/faux, etc. Suivant une procédure inhérente aux structures langagières, les modes de communication de l'homme commun ne feraient que morceler le réel de manière conflictuelle. Le Sage, quant à lui, perçoit l'unité de tous les êtres et développe une sensibilité extraordinaire afin de se mettre à l'unisson avec les rythmes et les souffles de l'univers.

Le *Zhuangzi* retient aussi l'attention d'Annie Boisclair, qui s'attache à une section du chapitre 17 : « La crue d'automne ». Son travail d'exégèse souligne en particulier le lien étroit qui subsiste entre un « imaginaire aquatique » et une philosophie qui mériterait d'être qualifiée de vitaliste. Les maîtres appartenant à la tradition scripturaire de cette œuvre composite insistaient en effet sur la nature transformationnelle du réel ainsi que sur la relativité de la perspective humaine, avec ses jugements de valeur bornés par rapport à cette dimension cosmique qu'est la Voie (*Dao*). Un riche éventail d'images langagières exprime ces positions alternatives au sens commun – le point de vue anthropocentrique – plus efficacement qu'un exposé doctrinal discursif.

⁴Le terme de « taoïstes », populaire dans le monde occidental, serait un anachronisme car le taoïsme, dans la Chine ancienne, ne représentait pas encore un courant structuré.

Une allégorie tirée de l'art campanaire est au cœur d'une célèbre anecdote du *Guoyu* (*Propos sur les principautés*) qui se déroule en l'an 522 A.C. Les compilateurs de ce « discours » (le sixième de la troisième section) illustrent l'idéal de concorde et de juste mesure sur le plan moral et politique par le biais de l'image concrète de l'harmonie musicale. Marie-Josée Drolet interprète alors cet enchaînement de métaphores et d'analogies afin de reconstruire la vision du politique prônée par les « amis de la sagesse » de la Chine antique. À l'époque, des guerres interétatiques incessantes et l'exploitation du peuple avaient en effet éveillé, chez les maîtres à penser, des interrogations théoriques sur l'art de gouverner moralement, en établissant une *concordance harmonieuse* entre les différentes forces politiques et sociales.

Ces articles furent d'abord présentés comme travaux dans le cadre du séminaire PHI 6290 « *Philosophie orientale : Imaginaire et philosophie dans la tradition chinoise* » (Université de Montréal, Département de philosophie, hiver 2005, automne 2006) et d'une lecture dirigée effectuée parallèlement. Le séminaire, destiné aux cycles supérieurs, représente une initiative récente dans l'histoire de notre département. Grâce à la participation active et dynamique des étudiants, il a alimenté ce numéro d'*Ithaque*, partiellement consacré à la philosophie chinoise. L'idée d'introduire un dossier sur une pensée issue d'une aire culturelle éloignée du monde occidental représente aussi un facteur d'originalité important. À l'aube du troisième millénaire, à une époque caractérisée par le phénomène de la mondialisation, il est à espérer que les spéculations philosophiques « occidentales » s'ouvrent désormais aux représentations et aux visions du monde élaborées au sein d'autres civilisations.

Anna Ghiglione
Professeure agrégée
Université de Montréal
Département de philosophie &
Centre d'études de l'Asie de l'Est